

## Le langage est-il naturel ou conventionnel?

### 1) Platon, Le Cratyle : le mot comme imitation de la chose.

Thème du dialogue : question de la justesse des noms communs. Questions directrices : Quel est le rapport qu'entretiennent les mots et les choses? Désignent-ils les choses? Et si oui, quelle est la modalité de cette désignation?

Les mots sont-ils conformes aux choses qu'ils désignent, et comment le sont-ils?

Comment les mots correspondent-ils aux choses qu'ils désignent?

Deux thèses vont s'opposer : a) caractère naturel de ce rapport; b) caractère conventionnel

#### **a) Cratyle : "Une juste dénomination existe naturellement pour chacun des êtres" (383a-b).**

Présumé implicite : les mots désignent les choses (et parler est un acte qui concerne les choses).

Mais mieux encore : s'il n'est autre que l'imitation vocale de l'objet imité, son image graphique ou vocale, alors, il imite l'essence des choses. Etant "juste", approprié à la nature de l'objet qu'il désigne, il nous dévoile ce qu'elles sont, nous les font connaître. Les mots sont faits pour nous instruire sur la réalité.

Les onomatopées sont ainsi l'exemple-type du mot (mot dont la prononciation rappelle le son produit par l'être ou la chose qu'il dénote : cf. glouglou; teuf teuf; bang)

Exemples :

-Le r est propre à rendre les sortes de mouvements (426c), le l, les glissements, etc.

-Le mot "nuage" refléterait, par sa forme, et sa sonorité, le contour vague ou la consistance cotonneuse de la chose correspondante.

- Nom d'Hermogène : vient de Hermès (384a) :

D'où grande valeur de l'**étymologie** (etymos : vrai) : la pratiquer ce sera toujours trouver la conformité des mots aux choses auxquelles ils correspondent. Revenir à origine des mots, à leurs racines, ce serait comprendre leur essence.

#### **b) Hermogène : il existe une conformité entre les mots et les choses, mais elle n'est pas naturelle.**

Les noms ou les mots sont des conventions, fondées dans la volonté des sujets individuels. Nous sommes individuellement libres de faire signifier aux mots que nous employons les idées que nous voulons.

**Convention** : convenir (venir ensemble) : accord officiel passé entre les hommes (je décrète que le mot "chaise" ...); institution; pas naturel

- Récapitulatif : plusieurs thèses s'affrontent

a) **La thèse naturaliste** : Cratyle : le langage est une chose naturelle. Cette vision du langage sera reprise au XIII<sup>e</sup> s par JJ Rousseau : Comment s'entendre pour créer un système si on ne possède pas déjà d'un langage initial ?

**-Rousseau et le cercle du conventionnel.**

Le langage ne peut être dû à une réelle convention, à un réel contrat passé par les hommes, car, comme le dit Rousseau, il est impliqué lui-même en toute convention. Il faut un langage pour établir un contrat, donc, ce ne peut être un contrat qui crée le langage.

Il faudrait pour établir un contrat savoir parler, donc, le langage se présume lui-même.

Cf. Rousseau : pour penser, il faut avoir des idées générales.

Il part du fait que pour pouvoir regrouper les choses sous des mêmes mots, il faut qu'elles se ressemblent, donc, qu'elles aient des points communs (les différences sont évacuées). Or : pour pouvoir faire cela, il faut savoir quelle est l'essence des choses (sinon, je ne saurais pas quelles différences il faut évacuer).

Donc : cela suppose que l'on connaît avant de parler; qu'on parle avant même d'instituer les mots puisque connaître suppose qu'on ait des idées générales; et finalement que le langage est indépendant de la réalité et la copie.

Qu'il me soit permis de considérer un instant les embarras de l'origine des langues. je pourrais me contenter de citer ou de répéter ici les recherches que M. l'abbé de Condillac a faites sur cette matière, qui toutes confirment pleinement mon sentiment, et qui, peut-être, m'en ont donné la première idée. Mais la manière dont ce philosophe résout les difficultés qu'il se fait à lui-même sur l'origine des signes institués, montrant qu'il a supposé ce que je mets en question, savoir une sorte de société déjà établie entre les inventeurs du langage, je crois en renvoyant à ses réflexions devoir y joindre les miennes pour exposer les mêmes difficultés dans le jour qui convient à mon sujet. La première qui se présente est d'imaginer comment elles purent devenir nécessaires; car les hommes n'ayant nulle correspondance entre eux, ni aucun besoin d'en avoir, on ne conçoit ni la nécessité de cette invention, ni sa possibilité, si elle ne fut pas indispensable. Je dirais bien, comme beaucoup d'autres, que les langues sont nées dans le commerce domestique des pères, des mères, et des enfants : mais outre que cela ne résoudrait point les objections, ce serait commettre la faute de ceux qui raisonnant sur l'état de nature, y transportent les idées prises dans la société, voient toujours la famille rassemblée dans une même habitation, et ses membres gardant entre eux une union aussi intime et aussi permanente que parmi nous, où tant d'intérêts communs les réunissent; au lieu que dans cet état primitif, n'ayant ni maison, ni cabanes, ni propriété d'aucune espèce, chacun se logeait au hasard, et souvent pour une seule nuit; les mâles, et les femelles s'unissaient fortuitement selon la rencontre, l'occasion, et le désir, sans que la parole fût un interprète fort nécessaire des choses qu'ils avaient à se dire : ils se quittaient avec la même facilité ; la mère allaitait d'abord ses enfants pour son propre besoin; puis l'habitude les lui ayant rendus chers, elle les nourrissait ensuite pour le leur; sitôt qu'ils avaient la force de chercher leur pâture, ils ne tardaient pas à quitter la mère elle-même; et comme il n'y avait presque point d'autre moyen de se retrouver que de ne pas se perdre de vue, ils en étaient bientôt au point de ne pas même se reconnaître les uns les autres. Remarquez encore que l'enfant ayant tous ses besoins à expliquer, et par conséquent plus de choses à dire à la mère que la mère à l'enfant, c'est lui qui doit faire les plus grands frais de l'invention, et que la langue qu'il emploie doit être en grande partie son propre ouvrage; ce qui multiplie autant les langues qu'il y a d'individus pour les parler, à quoi contribue encore la vie errante et vagabonde qui ne laisse à aucun idiome le temps de prendre de la consistance; car de dire que la mère dicte à l'enfant les mots dont il devra se servir pour lui demander telle ou telle chose, cela montre bien comment on enseigne des langues déjà formées, mais cela n'apprend point comment elles se forment.

Supposons cette première difficulté vaincue : franchissons pour un moment l'espace immense qui dut se trouver entre le pur état de nature et le besoin des langues; et cherchons, en les supposant nécessaires, comment elles purent commencer à s'établir. Nouvelle difficulté pire encore que la précédente; car si les hommes ont eu besoin de la parole pour apprendre à penser, ils ont eu bien plus

besoin encore de savoir penser pour trouver l'art de la parole; et quand on comprendrait comment les sons de la voix ont été pris pour les interprètes conventionnels de nos idées, il resterait toujours à savoir quels ont pu être les interprètes mêmes de cette convention pour les idées qui, n'ayant point un objet sensible, ne pouvaient s'indiquer ni par le geste, ni par la voix, de sorte qu'à peine peut-on former des conjectures supportables sur la naissance de cet art de communiquer ses pensées, et d'établir un commerce entre les esprits : art sublime qui est déjà si loin de son origine, mais que le philosophe voit encore à une si prodigieuse distance de sa perfection qu'il n'y a point d'homme assez hardi pour assurer qu'il y arriverait jamais, quand les révolutions que le temps amène nécessairement seraient suspendues en sa faveur, que les préjugés sortiraient des académies ou se tairaient devant elles, et qu'elles pourraient s'occuper de cet objet épineux, durant des siècles entiers sans interruption.

Le premier langage de l'homme, le langage le plus universel, le plus énergique, et le seul dont il eut besoin, avant qu'il fallût persuader des hommes assemblés, est le cri de la nature. Comme ce cri n'était arraché que par une sorte d'instinct dans les occasions pressantes, pour implorer du secours dans les grands dangers, ou du soulagement dans les maux violents, il n'était pas d'un grand usage dans le cours ordinaire de la vie, où règnent des sentiments plus modérés. Quand les idées des hommes commencèrent à s'étendre et à se multiplier, et qu'il s'établit entre eux une communication plus étroite, ils cherchèrent des signes plus nombreux et un langage plus étendu : ils multiplièrent les inflexions de la voix, et y joignirent les gestes, qui, par leur nature, sont plus expressifs, et dont le sens dépend moins d'une détermination antérieure. Ils exprimaient donc les objets visibles et mobiles par des gestes, et ceux qui frappent l'ouïe, par des sons imitatifs : mais comme le geste n'indique guère que les objets présents, ou faciles à décrire, et les actions visibles; qu'il n'est pas d'un usage universel, puisque l'obscurité, ou l'interposition d'un corps le rendent inutile, et qu'il exige l'attention plutôt qu'il ne l'excite, on s'avisa enfin de lui substituer les articulations de la voix, qui, sans avoir le même rapport avec certaines idées, sont plus propres à les représenter toutes, comme signes institués; substitution qui ne put se faire que d'un commun consentement, et d'une manière assez difficile à pratiquer pour des hommes dont les organes grossiers n'avaient encore aucun exercice, et plus difficile encore à concevoir en elle-même, puisque cet accord unanime dut être motivé, et que la parole paraît avoir été fort nécessaire, pour établir l'usage de la parole. **Rousseau ; Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes ; Partie 1.**

b) **La thèse conventionnaliste** : Hermogène : le langage est imparfait. Des professionnels doivent la construire. Les langues sont des conventions adoptées. Köhler compare les sons à des objets. La pensée humaine a pris son essor que grâce à la faculté d'opérer sur les signes plutôt que sur les choses. Chaque chose a son signe qui se traduit par un son, l'ensemble de ces sons forme le langage. Surtout, chaque langue implique un découpage linguistique et/ou conceptuel de la réalité.

Ainsi devient-il irréalisable d'avoir une langue naturelle (puisque le rapport entre signifié et signifiant est complètement immotivé et arbitraire) ; et complètement utopiste de croire pouvoir avoir une même langue pour tous. La langue ne consiste pas seulement à parler : ie, ce qui suffit à dire que nous parlons français ou anglais, n'est nullement l'emploi de mots comme "soeur" ou "sister", mais c'est que nous découpons, et classons, la réalité tout autrement les uns des

autres. Et aussi, que les mots sont irrémédiablement, de par leur origine sociale, chargés d'un sens qui n'est parfois pas assimilable par d'autres.

Par exemple :

1) dire le mot "vache" en France et en Inde : nous avons beau parler hindou, quand nous utilisons le mot hindou qui correspond à notre mot pour désigner ce que nous croyons être la même chose, nous ne parlons pas de la même chose ou plutôt, du même concept. Pour un hindou, c'est en effet quelque chose de sacré, etc. Or, cela, la "chose" ne nous le dit pas. Il ne se passe donc pas la même chose en nous que chez l'hindou, quand nous prononçons le même mot -même si la chose est la même.

2) Cf. aussi l'exemple de **Levi Strauss**, au début de la Pensée sauvage : chez les chinook, on dit "la méchanceté de l'homme tue la pauvreté de l'enfant". On ne peut pas dire que cette phrase chinook correspond à la phrase française "le méchant homme tue le pauvre enfant".

En effet la phrase chinook est liée à la façon qu'ont les indigènes de voir le monde. Le découpage linguistique du réel, différent du nôtre, est irréductible, car il est lié au sous-bassement culturel propre à cette tribu (qui, en l'occurrence, multiplie les espèces, alors que nous, nous séparons individus, genres, espèces). On ne peut donc pas par définition traduire authentiquement une langue différente de la nôtre, puisqu'on ne peut sortir de notre schème conceptuel.

La langue est profondément culturelle et sociale, et, comme nous le disions au début, particulière par définition. On ne peut sortir de cette particularité.

c) **la thèse négationniste** : Le langage ne permet pas d'exprimer toute la réalité extérieure, les mots étant des outils trop généraux, n'exprime d'abord que la fonction des choses. Le langage pour Bergson adapté à la vie pratique ne permet pas de traduire le réel dans sa vérité. L'homme ne parvient pas à saisir la réalité entière. Il ne sait de la réalité que l'aspect utilitaire, conventionnel de celle-ci, véhiculé par le langage. Mais surtout, l'homme s'il essaie d'exprimer ce qu'il ressent, n'y parviendra pas à cause des mots qui sont des instruments trop généraux. Autrement dit, l'homme ne peut se connaître. Seul l'artiste peut parvenir à exprimer ce qu'il ressent, donc la fonction de l'art est dévoiler la réalité, c'est-à-dire de percevoir la réalité au-delà des voiles utilitaires comme le dit Kandinsky : « l'art a pour fonction de rendre visible ce qui est invisible ».

2) Saussure (CLG, 1964) : les mots ne désignent pas les choses (et le langage n'est pas conformé à l'être : il est signe).

**a) Première différence à faire - Langue et langage (Saussure)**

D'abord, on doit bien distinguer, afin de ne pas opérer de confusion néfaste au traitement de notre sujet, la "langue" et le "langage". En effet, comme nous le dit bien Saussure, le langage n'est que la faculté propre à tout homme en tant qu'homme, de pouvoir parler, et de faire usage de la langue.

La langue, quant à elle, est définie comme "*un ensemble de conventions nécessaires adoptées par le corps social pour permettre l'usage de la faculté du langage chez les individus*". Dans cette définition, deux éléments sont importants : en effet, nous pouvons remarquer que, contrairement au langage, ce qui fait la différence spécifique de la langue, c'est qu'elle est conventionnelle, et aussi, sociale. La langue est un système d'expression et de communication, propre à un groupe humain déterminé.

Par là, on devine déjà que ce qui caractérise la langue sera quelque chose de culturel. Ce sont les membres d'une communauté donnée qui attribuent à un signifiant (image vocale ou

acoustique) un signifié (image mentale ou concept). Ainsi, si un anglais, pour référer à ma "soeur", utilise le signifiant "sister", en français, ce sera "soeur".

Ce qui définit donc la langue, c'est, au-delà de sa conventionnalité, et donc, de son caractère arbitraire, ainsi que son caractère culturel et social, sa particularité. Alors que le langage est une capacité propre à tout homme en tant qu'homme, et à toute société, aussi primitive soit-elle (tout le monde parle), la langue, si évidemment elle est aussi, en ce sens, présente partout, est plutôt à penser comme une différenciation, ou une particularisation, de la faculté universelle qu'est le langage.

Il va ensuite donner la définition de la linguistique :

Science du langage, qui s'attache seulement à décrire les langues. Etudie le langage dans ses manifestations sensibles, empiriques : les langues humaines

Ne se pose aucune question du genre : "pourquoi parlons-nous?" car c'est une question métaphysique, non scientifique..

Evite les problèmes liés à la généralité du langage.

Problème posé par thèse "naturaliste" : elle confond langage et être, mots et choses (cf. Socrate : mais alors, le langage est superflu, car il redouble inutilement le réel; on pourrait s'en passer) cf.magie.

### **b) Deuxième différence à faire - Le langage est symbolique**

Ce qui caractérise le langage en propre c'est sa **fonction symbolique**.

Cette critique de la thèse naturaliste, qui est démonstration du caractère symbolique du langage, se fait en deux temps.

#### **a) La langue est constituée de signes linguistiques( qui sont en eux-mêmes des éléments doubles.**

a-1) -D'abord, il faut donner une **définition générale du signe**.

**Signe en général** : existence sensible (couleur, dessin, son) renvoyant à une signification définie. Quelque chose de sensible qui renvoie à quelque chose d'autre que cette présence sensible. Réalité sensible qui est signe d'une autre réalité.

Caractéristique principale : le signifiant doit s'effacer devant ce qu'il a charge d'exprimer, afin de nous en délivrer la signification. Le signifiant est donc non perçu pour lui-même.

Le signe exprime cette chose, il en est le signe et/ou le symbole, signifie qu'il ne désigne pas la chose en la désignant ou en lui ressemblant. Le signe est relation à autre chose que lui-même, et entre en relation avec cette autre chose par une certaine distance.

a-2) ensuite, il faut dire ce qu'est le **signe linguistique et pourquoi il est "double"** :

Cf. **Définition** : "*le signe linguistique unit non une chose et un nom, mais un concept et une image acoustique*" (signifié-signifiant).

**Image acoustique** : empreinte psychique d'un son : mot, non pas prononcé ou phonétisé, mais tel qu'il existe dans notre tête quand nous pensons en silence ("sons muets"). C'est ce qui sert à signifier, à renvoyer à autre chose : on l'appelle un "signifiant".

**Concept** : pas image mais **idée générale** : par exemple, le concept de triangle n'est pas la représentation particulière que je me fais d'un triangle. Alors que le triangle particulier a toujours une forme, une couleur, une taille, etc., le concept de triangle est l'idée qui peut s'appliquer à tous les triangles. Bref : ce n'est autre qu'une définition.

Ces idées générales ou concepts, sont unis à des images acoustiques

Bref : **qu'est-ce qu'un signe linguistique?**

C'est la mise en rapport de la modalité purement psychologique des choses (le concept) et de la modalité purement psychologique des sons (l'image acoustique). Ces deux éléments sont unis, et s'appellent l'un l'autre : il est à la fois son et idée, signifié et signifiant

Par conséquent : La chose elle-même est exclue (du moins, nous ne nous y rapportons qu'indirectement).

En effet, ce qui est signifié : ce n'est pas une chose mais un concept, par lequel le locuteur se représente la chose. C'est la façon dont on pense le monde et non le monde. Le langage ne renvoie donc pas directement à la réalité, mais à la représentation de celle-ci au moyen de signes linguistiques.

D'où deuxième partie de l'argumentation de Saussure :

### **Conséquence : les signes linguistiques sont arbitraires**

-le rapport entre le signe linguistique et ce qu'il désigne (concept et image acoustique) n'est **pas naturel**, et n'est même **pas explicable** (cf. "immotivé"). Ou : le signifiant n'a avec le signifié aucune attache naturelle dans la réalité.

Exemple : le mot "chaise" désigne l'objet que nous appelons ainsi, mais n'a rien à voir avec cet objet. L'idée de "chaise" n'est pas liée de façon interne avec le signifiant ch-ai-se".

Preuve de cette thèse : l'existence de **langues différentes** ("chaise"; "chair").

En effet, s'il y avait un lien naturel entre les sons et ce qu'ils désignent, il n'y aurait qu'une seule langue. Nous utiliserions tous les mêmes signifiants pour signifier les mêmes idées.

b) **la langue n'est plus à proprement parler constituée de mots mais de "monèmes" et de "phonèmes" (Martinet).**

Ce qui singularise l'homme, c'est d'avoir un langage qui lui permet de s'ajuster à n'importe quelle situation. L'homme a la capacité de composer les signes linguistiques selon des arrangements divers, qui lui permettent de faire face à n'importe quelle situation de discours (ce que l'on fait grâce à la dimension syntaxique : sans programmation préalable, une réponse sera toujours possible).

Cf. **Martinet, morphèmes et phonèmes**. Le langage humain est, contrairement au cri de l'animal, articulé et cela de deux manières :

**Première articulation du langage : morphèmes** : ce sont les unités (morphèmes) que nous obtenons quand nous formons une analyse des énoncés. Exemple : "Attention! sauvons-nous!" :

1-"attention";

2-"sauv-";

3- "-ons";

4- "nous".

Ce qui est remarquable, c'est que ces unités sont susceptibles d'être utilisées en d'autres situations : ainsi je peux dire

1- "je fais ce travail avec attention"

2- "il a sauvé la situation"

3- "chantons"

4- "ce n'est pas pour nous"

Le langage a donc une puissance illimitée : ainsi, *"quelques milliers d'unités (...) nous permettent de communiquer plus de choses que ne pourraient le faire des millions de cris articulés différents"*.

**Deuxième articulation : les phonèmes.**

Les unités premières sont à leur tour analysables en un nombre limité d'éléments minimum (des sons), dépourvus en eux-mêmes de signification, mais dont un seul suffit pour distinguer chaque unité significative de toutes les autres.

Exemple : "sauvons" : 1-s

2-o

3-v

4-o

1, 3, 4 : "savon"

1, 2, 3 : "sauvage", etc.

Ce sont des phonèmes : on ne peut les analyser que dans la chaîne sonore du discours (le langage humain est donc essentiellement vocal). Ils confèrent au langage une économie : en effet, tout énoncé d'une langue peut être décrit comme la combinaison d'une dizaine d'unités (une trentaine en français).

C'est ce qu'on appelle le caractère articulé des signes linguistiques. Ce caractère articulé du langage humain est une nouvelle réfutation du cratylisme.

Problèmes : tout ne va-t-il pas pouvoir être langage? Le signe n'est-il pas trop général, trop englobant? Si le langage renvoie au signe linguistique, tout signe ne renvoie pas forcément à du langage...D'où la nécessité de différencier plusieurs signes

3) Distinction entre plusieurs genres de signes (symbole linguistique, indice ou symptôme, signal, et symbole conventionnel).

#### a) le signe

La définition d'un signe en général est déterminée par sa double fonction d'exprimer et de communiquer : pour exprimer, il doit **rendre présent** sous une forme quelconque quelque chose qui n'est pas présent ou pas perçu comme tel et pour communiquer, il doit pouvoir **être perçu** et identifié comme signe.

Un signe donc est d'une manière générale une chose, un objet, un être, peu importe quoi pourvu que cela soit sensible, c'est-à-dire susceptible d'affecter nos sens, qui exprime, représente ou seulement indique autre chose, et cette fois peu importe quoi, sans aucune restriction. Il est donc une réalité sensible qui en signale une autre, qui n'est que pour en indiquer une autre, dont la fonction est d'en signaler une autre. Il établit donc une relation.

Toutes les réalités qui répondent à cette définition peuvent ou doivent être considérées comme des éléments, qui avec d'autres dont ils se distinguent, composent des langues ou langages.

A savoir : les langues naturelles auxquelles on réserve le mot langue par opposition au langage (elles doivent cette différence terminologique à ce qu'elles supposent spécifiquement le langage comme faculté.), ainsi que tous systèmes de signes différenciés : langages informatiques, des signes, signalisation routière, des fleurs, le morse, les signaux de fumée, les codes vestimentaires, les blasons... On peut en fait se demander s'il existe des réalités qui échappent totalement au statut de signe...

Rq : Cet ensemble est l'objet d'une science spécifique, non encore totalement constituée : la sémiologie, c'est-à-dire la science des signes, au sein de laquelle figure à titre de partie une science constituée qui s'occupe spécifiquement des langues naturelles, c'est-à-dire des langues humaines : la linguistique, fondée par de Saussure au début du siècle dans le *Cours de linguistique générale*, paru en 1916, soit 3 ans après sa mort. C'est d'ailleurs à lui que l'on doit les distinctions entre langue, langage et parole ainsi que l'idée de la sémiologie.

Mais, on le comprend, une pareille extension pour les signes et les langages renvoie à une diversité qualitative et à une multiplicité quantitative telles qu'il est nécessaire de procéder à des distinctions, à une typologie des signes et donc des langages. En voici quelques-uns.

## **b) l'indice**

**L'indice** : signe naturel dont la présence indique la présence d'autre chose qui est passé ou qui est présent, mais qui n'est pas directement perçu ou qui n'est pas de l'ordre du perceptible. C'est par exemple la fumée comme l'indice du feu, la fièvre comme indice d'une attaque virale (et d'une manière générale ce qu'on appelle les signes cliniques ou symptômes qui font l'objet d'une lecture médicale qu'on appelle le diagnostic : voir ou lire à travers, définie par ce qu'on appelle la sémiologie médicale), les cendres qui indiquent à S. Holmes qu'elle est la marque du cigare, etc. ... La lecture de ce type de signe repose sur le principe de causalité : le signe est un des effets visibles de quelque chose qui en est la cause et qu'on identifie par lui. Ce qui comporte toujours un risque d'erreur qui fait de toute lecture de signes naturels un art délicat...

## **c) le signal :**

Représentation conventionnelle d'une situation, utilisée pour produire une réaction précise par rapport à la situation particulière avec laquelle elle est en relation immédiate;

Exemples :

-le code de la route (code de signaux) (le feu rouge; le dos d'âne : la bosse représente une chaussée déformée)

-la sonnerie à la fin d'un cours

Le rapport est certes conventionnel, suppose un apprentissage, mais, il est explicable (conception qu'on a de la réalité)

## **d) le symbole conventionnel :**

Signe qui indique une chose par analogie ou métaphore : le lion, dans notre culture, symbolise la force; la balance, la justice.

Le rapport est non naturel : il suppose en effet une certaine culture; mais il est alors aussi motivé, ou explicable, donc non arbitraire : la relation entre l'apparence et la réalité peut être expliquée et justifiée par une certaine conception de la réalité

Tout signe n'a donc pas les caractères du signe linguistique. **Le symbole** : signe qui indique une chose par analogie ou par métaphore avec elle, comme c'est le cas des symboles de la justice par exemple. Le rapport entre le symbole et ce qu'il symbolise n'est pas naturel, mais conventionnel ou culturel. La lecture des symboles suppose donc une certaine connaissance des repères culturels en cours là où il est employé. Sans la connaissance de cet arrière-fond culturel, la lecture des symboles est impossible ou difficile.

## **e) Quelle est la différence entre un signal et un symbole?**

La distinction entre signal et symbole nous vient de BENVENISTE et est expliquée dans son ouvrage intitulé Problèmes de linguistique générale. Un signal est un fait physique, naturel ou conventionnel, qui permet à un récepteur de recevoir une information. Ce qui est important, c'est que l'association entre le signal et ce qu'il signifie est mécanique et univoque la tache ventrale de l'épinoche mâle qui appelle la femelle au nid ou le panneau «sens interdit » n'ont qu'une seule signification. Il y a dans le signal une finalité précise, souvent biologique. Par différence, le symbole est essentiellement équivoque sa signification n'est pas unique ni mécanique, le signifiant renvoie à plusieurs signifiés. Dès lors, il faut interpréter un symbole, et une marge d'erreur est possible. Mais cette latitude permet également une création infinie des formulations linguistiques. C'est pourquoi le symbole est spécifiquement humain, tandis que le signal est commun aux hommes et aux animaux.

### **Exemple : l'humour est un jeu de langage, un jeu au sens double**

1) on s'amuse avec les mots pour provoquer un réflexion sur le monde et nous même on déforme (défait les formes existantes, représentées, attendues). L'humour s'amuse à tenir à distance la mélancolie issue de la lucidité, il est un contrepoids à l'intelligence des situations et de leurs limites. L'humour exprime la mobilité de l'esprit, sa marche par ruptures contrôlées d'équilibre, comme par déplacements d'un pied sur l'autre. Il déforme/reforme le rapport au monde.

2) il y a du jeu dans le langage (comme du jeu entre les pièces mécaniques d'une machine) pour qu'apparaisse un état d'être, un recul vis à vis des choses du monde, une mise à distance libre qui se fait dans le langage et ses interstices.

L'humour, c'est la liberté, l'infinie mobilité de l'esprit qui sait se détacher de tout rapport unilatéral à son objet, l'art de faire le tour, de changer de perspectives, de faire varier les échelles et les points de vue autour de quelques invariants de notre condition.

Conclusion/ humour :

L'humour exige la capacité d'appartenir à plusieurs mondes, de pouvoir connaître plusieurs points de vue, de pouvoir les rassembler, de circuler dans ces points de vue de façon à pouvoir les relier et les accorder. Dans le langage, l'appel à l'humour présuppose alors cette extériorisation dans d'autres points de vue, d'autres connaissances; cette circulation rend possible le langage commun pour un accord pacificateur qui évite ainsi, grâce au service de l'humour, le recours à la violence pour résoudre un conflit. L'humour est une procédure de régulation démocratique qui permet de continuer à vivre ensemble, sur les bases d'une existence commune et collective, une procédure d'augmentation pour améliorer les rapports et permettre leur développement dans l'historicité, et aussi une procédure de sauvegarde ultime, contre la guerre des incompatibilités. Sans langage, sans humour, pas de paix.

### **4) Comment savoir s'il y a un véritable langage ?**

Ainsi peut-on maintenant répondre à la question de savoir si l'art, le langage des fleurs, le langage des gestes (expression des émotions par exemple) est un langage au sens strict du terme. Pour y répondre, appliquons les critères de ce qui définit le langage au sens strict : il faut

- 1) un signifié et un signifiant
- 2) que le signifié et le signifiant aient un rapport de renvoi (le sensible s'efface devant le concept ou l'idée à exprimer)
- 3) que ce rapport soit de plus immotivé
- 4) qu'il y ait articulation de ces signes

#### **exemple : l'art est-il un langage ? :**

##### **a) L'art**

1) et 2) L'art : se manifeste par son aspect sensible. Mais s'y réduit-il? Ce matériau sensible s'auto-suffit-il à lui-même? Ou bien est-il, comme la voix ou la graphie, du signe, qui renvoie à autre chose?

On peut répondre que oui : le matériau sensible dont se sert l'artiste serait ainsi le signifiant, qui serait destiné à renvoyer à quelque chose d'extérieur à lui, un signifié. (l'artiste s'exprime, veut communiquer avec quelqu'un, veut parler).

3) et 4) immotivé : pas tout à fait car souvent symbole qui a un certain rapport avec la réalité désignée (plus proche de conception cratyliste du langage); pour le 4) présence souvent de commentaires accompagnant l'œuvre

Si donc le matériau sensible est bien là pour communiquer une idée, renvoie bien à autre chose, on ne peut pourtant pas dire que ce matériau sensible soit destiné à se faire oublier. Il est au contraire essentiel au sens de l'œuvre : on dira ainsi que, contrairement à ce qui se passe dans une langue, le signifié est immanent au signifié, il n'y a pas de distance.

De plus, on ne doit pas faire l'amalgame entre les procédés techniques utilisés, les symboles culturels, et le code de la langue, sa syntaxe, etc. Cela pouvait valoir pour l'art classique, mais plus maintenant.

Le message est opaque, la signification, surdéterminée : si bien que l'on peut presque parler d'un échec à la communication.

Le caractère articulé de la langue est absent : cf. procédés de fusion ( rappeler que le signe doit se faire oublier, qu'il est lié à son idée de façon non naturelle, etc.)

#### **b) les gestes.**

Si on analyse les émotions, la danse, etc., il semble bien y avoir un rapport entre la manifestation sensible et quelque chose qui est dit, et ce rapport peut être autant naturel qu'arbitraire. Par contre pas articulé. Donc : 1) parfois 3) mais pas 2) ni 4) On présente que pour qu'il y ait langage, il faut un rapport à la parole et à la pensée...